— La difficulté du thème et de la période envisagée réside avant tout dans l'indigence des sources. L'historien est donc à l'affût du moindre texte ou de la moindre trouvaille archéologique, dans lesquels il verra un indice révélateur. Sa patience est extrême, son ingéniosité souvent remarquable; le danger demeure, et plusieurs communications l'ont rappelé, de généraliser à partir d'un témoignage isolé, ou de se laisser prendre par le « mirage » de l'argent ou de l'or des trésors, qui parlent peut-être plus à nos imaginations qu'ils ne recouvrent de réalités profondes.

— Au X^e siècle, l'Orient, musulman et byzantin, et l'Occident sont des mondes séparés, qui connaissent leurs propres rythmes d'évolution et leurs propres mutations, mais ne sont pas pour autant des mondes totalement clos. Des rapports existent — commerciaux, culturels, humains, ténus jusqu'au milieu du X^e siècle et, par un retournement qui s'avérera irréversible, se développant dans les décennies ultérieures. Point n'avait fallu attendre les croisades, qui se profilent au terme de plus d'un de ces travaux, pour que s'instaurent des échanges. En ce sens, ce congrès a contribué à mieux dégager l'intérêt du X^e siècle.

Françoise MICHEAU
(Université de Paris I)

Claude CAHEN, *Orient et Occident au temps des Croisades*. Paris, 1983. 302 p.

Cl. Cahen vient de mettre à la disposition du public cultivé, un public qu'il veut « large » (p. 250), un ouvrage qui va sans doute rester longtemps unique en son genre. Ce livre a l'apparence d'un paradoxe. Sa taille, relativement réduite (un peu plus de 200 pages de texte rédigé) pour un si vaste sujet, son format maniable semblent avoir été choisis pour un « essai »; mais les références scientifiques (plusieurs centaines, formulées de la façon la plus lapidaire, que le spécialiste a appris à connaître), les orientations bibliographiques critiques qui sont données, montrent qu'il n'en est rien. Cl. Cahen avoue avoir commencé son ouvrage il y a trente ans, mais aujourd'hui ne prétend pas à plus « que de donner quelques directions de recherche » (p. 8). Et on aurait tort de ne voir là que formule de style : cet ouvrage n'a pas été conçu d'abord comme une somme, me semble-t-il, ni comme une revue de l'état des recherches (même s'il est tout cela aussi), mais comme une étude en perspective critique des résultats obtenus par les uns et les autres. C'est un effort constant de mise en relation des diverses connaissances, une démonstration d'« esprit et de méthode » qui manquent à bien des travaux modernes (p. 5). Aussi, il est vrai que cette évocation de tous les savoirs que nous devons maîtriser pour tenter d'écrire une « histoire globale » (p. 8) peut avoir l'ambition d'être utile d'une façon générale, à tous les historiens, toujours tentés de chercher dans des analyses particulières à tel ou tel niveau du réel, la clef suffisante d'une compréhension de l'ensemble. Et il n'est pas vain non plus qu'un public plus vaste trouve sous la plume calme du spécialiste le rappel de la complexité d'un passé jamais totalement compris.

L'ouvrage débute par une présentation du Moyen-Orient et des multiples communautés qui y vivent avant l'intervention des Croisés, et par le rappel de ce que fut jusque vers le XI^e siècle cette « société multiconfessionnelle très remarquable » dans le contexte historique qui l'explique.

BCAI 1 (1984) Cl. Cahen: Orient et Occident au temps des Croisades, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Le chapitre 2 dit les changements de ce monde au XI^e siècle et la réapparition de la combativité religieuse, chez les Berbères et les Turcs enrôlés par les milieux piétistes devenus plus importants, mais sans que cela se traduise, comme on sait, par la persécution des chrétiens d'Orient invoquée par la suite pour justifier la Croisade. En Occident, également saisi dans son moment historique (chapitre 3), l'attention se concentre vite sur l'Italie, la politique normande et, dès la fin du X^e et au XI^e siècles, un essor nouveau du commerce qui pousse les marchands italiens vers l'Orient : le maigre bilan des connaissances sur l'Islam, surtout dans les milieux dont allait sortir la Croisade, manifeste que le cloisonnement culturel de ce monde l'emporte sur la mobilité qui commence. Les origines et les conditions de l'envoi de la première expédition sont alors présentées (chapitre 4) : apparition en Occident des idées de guerre sainte que l'Orient chrétien ignore, politique méditerranéenne de la papauté cherchant sans doute en Orient une base territoriale d'influence pour l'Eglise de Rome, réponse intéressée des pontifes romains d'après le schisme aux demandes d'envoi de troupes, que Cl. Cahen place moins dans la perspective d'un appel à l'aide que d'un essai de reconquête de l'Anatolie par le basileus; et puis, ce fut l'intervention populaire inattendue dans ce qui n'aurait dû être que l'affrontement de spécialistes de la guerre dont l'armement est alors étudié. Le rappel du fait que ceux qui en France et en Italie ont participé à la Croisade étaient issus des milieux qui avaient eu jusque là le moins de rapports avec l'Orient, prépare à la description (chapitre 5) de l'effarement mutuel de ces deux mondes au moment du contact, du désordre des installations, diverses selon les lieux et sans plan établi, de l'improvisation des institutions dans un contexte où le concours des marchands italiens, seuls capables de permettre l'arrivée de secours par mer, ne fut ni général (les Italiens du Sud ayant des intérêts en Orient sont absents), ni immédiat, ni de nature à les lier vraiment à l'Orient latin en gestation. Le chapitre suivant analyse la réaction des diverses communautés orientales, lentes à comprendre la vraie nature de l'invasion, la neutralité méfiante des chrétiens indigènes, la division des pouvoirs musulmans, l'hostilité de Byzance. Les gens d'Europe, qui ne vivent pas encore à l'heure des grandes monarchies, n'ont pas davantage de politique concertée (chapitre 7) à l'égard de ces Etats nouveaux peu soucieux de se laisser mettre en tutelle. Cl. Cahen s'interroge sur l'existence au moins de politiques familiales d'une rive à l'autre de la mer : celle de la Maison normande de Sicile (d'où proviennent bien des ressources matérielles) qui essaie de concilier déjà ses ambitions politiques avec ses bonnes relations économiques avec les musulmans; celle de la Maison de Flandre; celle de bien des familles « internationales » comme les Aleramici de Montferrat. La papauté, après avoir été à l'origine du mouvement, semble ne plus avoir eu de politique particulière par la suite. Après la chute d'Edesse (1044), l'organisation de la deuxième Croisade par Saint Bernard sous l'égide de l'empereur germanique et du roi de France, marquera la fin d'une époque. Les résultats de cette époque sont analysés dans les domaines économiques et culturels (chapitre 8). La création des Etats latins d'Orient, qui ne peuvent suffire à l'activité des marchands, n'a pas bouleversé les conditions du commerce méditerranéen où les Italiens du Sud restent présents tandis que l'activité rivale de ceux du Nord se développe. L'accroissement de la demande européenne en produits de l'Océan Indien se répercute sans doute, par l'Egypte, sur ce commerce plus lointain. D'autre part, si cette époque est aussi celle où se manifeste, en Occident, l'intérêt pour la philosophie et la science arabo-musulmanes, et une meilleure connaissance de l'Islam, le phénomène, qui passe par l'Espagne et la Sicile, ne doit rien aux

BCAI 1 (1984) Cl. Cahen: Orient et Occident au temps des Croisades, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Etats latins, pour des raisons qui tiennent autant à l'évolution de l'Islam d'Orient qu'à l'indifférence des Croisés. Mais même dans les diverses productions populaires d'Orient connues à ce jour, les Croisés sont absents. Seul écho important (des espoirs des nestoriens d'Orient) à être passé en Occident, la légende du Prêtre Jean, qui par la suite devait tant compter, et de façon si regrettable, dans la politique occidentale à l'égard des Mongols.

Le milieu du XII^e siècle marque le début d'une évolution (chapitre 9) qui se produit à la fois en Orient et en Occident, sans relation d'un monde à l'autre, sinon précisément en leur point de contact. Alors que Byzantins et Turcs se satisfont provisoirement du statu quo en Anatolie, la Contre-Croisade est née dans la Haute Mésopotamie et la Syrie du Nord zengides, et son esprit gagne l'Egypte. La politique normande se fait agressive et le Maghreb almohade se défend. Les ports italiens du Nord supplantent ceux du Sud dans les relations avec l'Orient et portent un intérêt croissant (Pise surtout) à l'Egypte. Avec la disparition du régime fatimide (1171), le Moyen-Orient est désormais différent. Mais cette époque de changements est aussi celle où les modalités du commerce du Levant (chapitre 10) nous apparaissent pour la première fois plus clairement. L'Egypte est alors au centre de ce commerce qui ne se réduit pas à l'achat de produits de luxe (épices) ou de première nécessité (bois, fer, alun), ni à un échange inégal entre orientaux et occidentaux. Les ventes et achats de port en port, dont les usages nous sont maintenant mieux connus (grâce au *Minhāǧ* de Maḫzūmī) procurent aux marchands d'Occident un solde finalement positif. Au contact des pays musulmans, et comme eux, l'Orient latin utilise, avec l'Italie normande, à un taux de change établi, une monnaie d'or, métal qui vient sans doute du Soudan par le commerce de Méditerranée occidentale, tandis que l'argent continue de circuler en monnaies d'alliage. Indirectement c'est l'Occident qui permet à l'Orient latin de survivre, pour le plus grand profit des marines italiennes qui évincent définitivement les flottes musulmanes. Les affrontements guerriers ne gênent guère les échanges commerciaux auxquels chrétiens et musulmans donnent la primauté. Que l'arrivée au pouvoir de Saladin (chapitre 11) fasse désormais de la guerre sainte le premier objectif d'un Moyen-Orient musulman en grande partie réunifié, ne contrarie donc guère les nécessaires ententes commerciales avec les Italiens, et en premier lieu les Génois. Après Myriokephalon (1176) et l'échec définitif des projets d'une grande politique byzantine en Anatolie et en Syrie-Palestine, c'est l'isolement de l'Orient latin, et Hattin (1187) : l'évolution commencée au milieu du siècle arrive à son terme. Mais lorsque la troisième Croisade eut sauvé ce qui pouvait l'être avec l'aide des flottes italiennes, et que le royaume d'Acre eut remplacé celui de Jérusalem, un nouvel équilibre s'est établi et personne ne songe plus à le remettre en cause. Les Almohades du Maghreb et le califat abbasside d'Iraq, qui a recouvré une autonomie réelle, ne s'intéressent pas à un conflit qui ne leur paraît pas majeur. Les marchands italiens ont trouvé dans les concessions territoriales acquises dans ce qui reste de la Terre Sainte, des conditions favorables comme ils n'en ont jamais rêvé en Egypte.

Cl. Cahen présente alors dans les trois chapitres qui suivent, en cet Orient latin qui vient de connaître une transformation majeure, les institutions, la vie des populations et les armées. La structure dominante apparaît comme une société politique importée d'Europe, un peu différente selon l'origine géographique des Croisés et la taille de celui des quatre Etats qu'on considère, superposée à une société indigène dominée qui semble avoir gardé son ancienne organisation fiscale et ses cadres administratifs (*ra'īs, muḥtasib/mathesep*). Les traits de ressemblances qu'on

BCAI 1 (1984) Cl. Cahen: Orient et Occident au temps des Croisades, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

peut remarquer entre telles institutions latines et celles des Etats musulmans voisins (fief/*iqṭāʿ*) impliquent davantage des évolutions parallèles que des influences réciproques. La structure ecclésiastique est restée celle des temps de la conquête (maintien de monastères en grande majorité bénédictins, lenteur d'introduction des ordres religieux nouveaux d'Occident), et demeure particulière aux occidentaux, sans essai de prosélytisme ou d'union des Eglises. Dans ce domaine aussi, les nouveaux venus ont dû s'accommoder de l'état de fait préexistant : chaque communauté a gardé ses lois, et il ne semble pas que la création des Etats latins ait eu un quelconque attrait pour les chrétiens indigènes du Moyen-Orient, totalement arabisés, dont le comportement à l'égard des Etats musulmans n'a pas varié. Quant aux forces militaires, elles se trouvent dans les deux camps, pour des raisons différentes sans doute, étrangères à la population indigène. L'institution des Ordres militaires, faite pour pallier l'insuffisance des forces de l'Orient latin est toutefois sans correspondances du côté musulman. L'étude des influences réciproques dans le domaine de la technique militaire reste à faire, mais l'évolution, des deux côtés, paraît avoir été davantage quantitative que qualitative.

Le chapitre 15 est consacré au Moyen-Orient dans la première moitié du XIII^e^ siècle : l'Orient latin est donc réduit à une bande côtière discontinue, de plus en plus dépendant de l'Occident, mais dans une Méditerranée orientale où les occidentaux sont maintenant en nombre (empire latin de Constantinople, Chypre, ...) et où le royaume de Petite Arménie constitue également une base sûre pour le commerce européen. L'Anatolie salǧuqide à son apogée recherche de son côté les contacts commerciaux, et sa rivalité avec les Ayyūbides de Syrie et d'Egypte pousse ceux-ci à souhaiter le maintien de la coexistence pacifique avec les latins. L'organisation des nouvelles Croisades, de plus en plus dirigées contre l'Egypte, par les puissances d'Occident, s'inscrit mal dans ce nouveau contexte où le réalisme de Frédéric II remporte aisément des résultats que la guerre ne peut obtenir; seule la Croisade de Louis IX a des conséquences, bien inattendues, en provoquant l'apparition du phénomène politique mamlūk. Les Missions religieuses, venues aussi d'Occident et n'impliquant guère les hommes de l'Orient latin, ne rencontrent que peu de succès auprès des chrétientés indigènes par ailleurs en pleine renaissance culturelle. De son côté, la Syrie ayyūbide devient un pôle d'attraction culturel : elle est désormais plus centrale que l'Iraq ʿabbāside aux frontières de l'arabophonie et davantage tourné vers ce monde iranien voisin où montent de nouveaux dangers. Les conditions du commerce (chapitre 16) ont également changé depuis le début du siècle. L'importance relative de l'Egypte a diminué pour le commerce d'Occident, et l'autonomie des marchands s'est accrue dans les *funduq*s des pays musulmans, et à plus forte raison dans les concessions de l'Orient latin ou de Constantinople. La Haute Mésopotamie (Mossoul, Harrān) est maintenant représentée dans la population marchande des ports méditerranéens. La situation monétaire change également : or et argent semblent ne plus être tout à fait à suffisance en Orient, tandis que Gênes et Florence, les premières en Occident, vont inaugurer la frappe de l'or.

L'étude se termine (chapitre 17) sur l'évocation de l'invasion mongole et de ses conséquences : décadence de l'Iraq et recentrage du monde arabe sur le Caire; mise à mal par les Mongols des communautés rurales de Mésopotamie et d'Asie mineure et, avec elles, du Christianisme oriental dont elles étaient le support; impossibilité pour les pouvoirs musulmans de laisser subsister les bases latines et arméniennes complices des Mongols contre l'Islam; ruine de l'arrière pays syrien

BCAI 1 (1984) Cl. Cahen: Orient et Occident au temps des Croisades, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

et ouverture enfin de nouvelles routes du commerce, qui rendent désormais sans intérêt pour les occidentaux l'existence des ports latins; l'échec de la politique angevine en Méditerranée les privera de leurs derniers espoirs.

Une longue conclusion suit : les Croisades et l'Orient latin ont été un des éléments du processus de contact entre l'Occident et l'Islam d'Orient, qui s'esquissait aux alentours de l'an Mil (et se serait de toute façon produit), un élément parmi d'autres, « qu'il ne faut ni nier, ni exagérer » (p. 205). Dans le monde arabe même, travaillé par l'actualité contemporaine (et du fait que la documentation sur la lutte contre les Croisés s'est bien conservée en Egypte et en Syrie, nouveau centre du monde arabe), on a sans doute grossi la place occupée par les Croisades dans l'esprit des musulmans médiévaux. Vus d'Orient à l'époque, les Etats latins n'ont pas eu un caractère plus religieux que les autres : il n'y a eu de « Croisades » que vues d'Occident. Le commerce du Levant existait avant les Croisades qui l'ont à la fois encouragé et gêné; mais l'accroissement de la demande européenne a sans doute, dès cette époque, favorisé le développement d'un commerce de transit vers l'Extrême Orient, à long terme économiquement dangereux pour la région. Culturellement et socialement, l'effet de la Croisade sur les relations interconfessionnelles au Moyen Orient a été négatif, et ces communautés n'ont pas appris à mieux se connaître. Les élites culturelles se sont mutuellement ignorées. Les orientaux n'ont rien cherché à emprunter aux « barbares ». Les emprunts occidentaux à partir de l'Orient latin sont mineurs. L'essentiel s'est fait ailleurs. Des contacts ont sans doute eu lieu entre milieux socio-culturels correspondants, peu fructueux dans la mesure où chacun ne demandait rien à l'autre. Les Latins se sont adaptés à l'Orient, mais leurs acquis ont disparu avec eux. Tel est le bilan sévère d'un phénomène qui, pour Cl. Cahen, doit être saisi dans sa spécificité historique, sans rapprochements avec telles entreprises coloniales ou l'établissement de l'Etat d'Israël, qui ne peuvent aider à mieux le comprendre.

Les textes d'une vingtaine de documents viennent enfin. Ils sont donnés précisément pour faire accéder à cette spécificité du phénomène que l'historien doit faire reconnaître. Ils émanent presque tous d'orientaux, chrétiens, juifs ou musulmans, représentants des diverses communautés. Outre quelques documents officiels, ils traduisent surtout les réactions à l'événement (correspondances, récits de participants, réflexions à plus long terme, d'historiens) et sont le témoignage d'hommes pour qui cette histoire fut aussi leur histoire.

Nous avons essayé de suggérer la richesse de ce livre. Elle tient sans doute à l'ampleur de la matière traitée, mais l'essentiel n'est pas là. Comme l'auteur en avertit dès le début (p. 8), il ne s'est pas proposé de « raconter à nouveau ce que le lecteur peut trouver sans peine dans ... les grands ouvrages à sa disposition ». Un livre de ce format n'y aurait pas suffi, et ce n'est donc pas là une Histoire des Croisades ni, on s'en doute, une initiation à cette histoire, qui préparerait à aborder cet ensemble complexe (pas plus que son *Islam, des origines au début de l'empire ottoman* n'est vraiment, comme on sait, une initiation à l'histoire de l'Islam). Le but poursuivi est évidemment différent : un essai de situer les problèmes, présentés en quelques mots, les uns par rapport aux autres, et un exercice constant de la réflexion sur les phénomènes remarqués (et sur les publications qui généralement en précisent le mieux les conditions, indiquées brièvement en note). Et l'effort est continu pour faire apparaître les rapports (c'est une notion clé du livre), parfois dus au hasard, entre des réalités qui interfèrent, tout en étant de nature et d'origine

BCAI 1 (1984) Cl. Cahen: Orient et Occident au temps des Croisades, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

différentes. Cl. Cahen se plaint de ce que l'état de ses yeux ait limité ses possibilités actuelles, et ne lui ait pas permis d'éviter çà et là des déséquilibres de composition. Mais, outre que les déséquilibres annoncés sont bien rares, c'est l'exercice du raisonnement historique qui compte ici, exprimé aussi longuement que nécessaire pour que le jugement de l'historien apparaisse sans ambiguïté, dût-il exprimer un doute; et cette réflexion qui a commencé dès les premières recherches, bien avant que le projet du livre ne soit né, ne pouvait guère être entravée par la limitation que l'auteur dit éprouver actuellement dans son activité.

Depuis le temps où Cl. Cahen rédigeait *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades* (maintenant récusée pour ses « lacunes et vices de conception », p. 257, n. 4, et interdite de réimpression), le travail de l'interrogation historique sur le phénomène n'a, de toute évidence, pas cessé pour lui. L'intérêt porté aux anciennes directions de recherche dans le cadre de l'Europe féodale en gestation, la politique pontificale, les stratégies nobiliaires, la littérature de Croisade, ne s'est pas démenti et suggère toujours des pistes nouvelles. Le développement des activités commerciales italiennes (surtout Amalfi, Pise et Gênes) est resté objet d'enquête, de même que la nature des institutions de l'Orient latin, après les travaux de Prawer et de Riley-Smith. Mais c'est la conviction que la compréhension de l'Orient latin ne pouvait être totale faute d'appréhender l'événement pour ce qu'il avait été, « un moment de l'histoire générale de l'Orient » (p. 8) qui n'a cessé d'imposer ses exigences à la recherche. Aussi les constantes de quelques grandes questions traversent cette mise en perspective; l'évolution matérielle et culturelle des communautés chrétiennes et juives d'Orient, l'influence de l'élément arménien (chrétien ou musulman), la transformation de l'Anatolie, les variations politiques et idéologiques des pouvoirs musulmans, depuis la renaissance de l'idéologie du *ǧihād* jusqu'à l'indifférence volontaire du califat ʿabbāside sous al-Nāṣir sont autant de directions de recherche marquées par des travaux personnels ou des enquêtes suscitées chez d'autres. Toutes les grandes études sur les X^e^-XIII^e^ siècles en Islam sont sollicitées dans la Bibliographie critique (p. 253-256). Une des préoccupations majeures de Cl. Cahen a sans doute été d'ordre économique. C'est un des champs où ses recherches se sont efforcées avec le plus de continuité d'établir les différences et les étapes, depuis son exploitation du *Minhāǧ* de Maḫzūmī jusqu'à ses articles sur l'évolution monétaire dont certains, par les hasards de l'édition, viennent à peine de paraître (on pense à son « Monetary Circulation in Egypt at the time of the Crusaders and the Reform of al Kamil », in A.L. Udovitch, *The Islamic Middle East*, Princeton, 1981). Il n'est que plus frappant de voir que c'est le domaine où les conclusions sont exprimées de la façon le plus nettement négative, et où la réduction d'un phénomène à l'autre est récusée avec le plus de vigueur (p. 210) : le commerce du Levant a été une chose, et les Croisades, une autre. L'attention à la chronologie des évolutions doit aider à éviter les confusions. Cl. Cahen n'en a que plus d'autorité quand il demande alors à l'historien de ce monde divers la connaissance des cultures (et des langues qui en permettent l'accès) : n'est-ce pas là que s'est situé l'échec majeur des Croisades ?

Jean-Claude GARCIN
(Université de Provence)

BCAI 1 (1984) Cl. Cahen: Orient et Occident au temps des Croisades, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

George MAKDISI, *The Rise of Colleges. Institutions of Learning in Islam and the West.* Edinburgh University Press, 1981. XIV + 377 p.

Il ne s'agit pas dans ce livre d'une étude sur l'éducation musulmane qui aurait nécessité auparavant plusieurs monographies spéciales, sur différents aspects en question, mais plutôt d'une analyse centrée avant tout sur une forme particulière de cette éducation : celle de la *madrasa* et sur la méthode scolastique qui en était le produit. M. Makdisi, professeur à l'Université de Pennsylvanie, fort d'une longue expérience dans ce domaine scientifique, a concentré ses efforts sur le onzième siècle après J.C. à Bagdad, lieu dans lequel, à cette époque, ce genre d'institutions et cette méthode ont particulièrement fleuri. L'œuvre se divise en quatre chapitres dont j'essaierai de présenter les idées essentielles.

*Chapitre I :* « *Institutions* » (1-74), avec les points suivants :

1. La naissance des écoles juridiques, celle des *maḏāhib* qui étaient des écoles à caractère personnel, et auxquelles M. Makdisi aimerait mieux donner comme équivalent anglais le mot « schools », au lieu de rites qui se rapporteraient plutôt à une division liturgique telle qu'elle se présente dans les églises chrétiennes. Dès le début du IIe/VIIIe s. on assiste à la formation de telles écoles, autour d'importantes personnalités : quatre écoles sunnites, celles d'Abū Ḥanīfa (m. 150/767), de Mālik b. Anas (m. 179/795), de Šāfiʿī (m. 204/820) et d'Ibn Ḥanbal (m. 241/855) sont les seules qui ont survécu parmi près de 500 écoles personnelles qui auraient été enregistrées et qui ont disparu lentement pour des causes différentes. En définitive l'a emporté le traditionalisme des juristes dans sa lutte contre le rationalisme des théologiens, lors de la grande *miḥna* à Bagdad.

2. « Typology of Institutions of Learning » avec toutes sortes d'institutions qui ont précédé la création du type de la *madrasa :* le *maǧlis* conçu au début comme salle d'enseignement du *ḥadīṯ* qui apparaît lié à des genres variés : sermon, enseignement, *fatwā,* cercles poétiques, littéraires; la mosquée (*masǧid*) et ses *ḥalqas* (cercles), le *kuttāb* (ou école élémentaire) avec une évolution crescendo vers la *madrasa* (*kuttāb/maktab* — *masǧid* — *madrasa*) et le *ḫān* qui servait aussi d'une espèce d'internat pour les étudiants qui habitaient en dehors du lieu dans lequel se trouvait la *madrasa* en question. Ainsi l'on assiste à une floraison de la *madrasa* comme institution qui donnait à l'étudiant tout ce dont il avait besoin pour apprendre, et qui a connu la fondation d'institutions analogues, celles des monastères (appelées *ribāṭ, ḫāngāh, zāwiya, turba, duwayra*).

3. La loi du *waqf,* fondation charitable, a été à la base de la science et des hommes de science dans l'Islam. L'auteur étudie les qualités requises du *wāqif* (fondateur charitable), l'institution elle-même dans son personnel, ses objets et motifs qui en général résident dans des causes de piété, ou alors dans le désir de sauvegarder la fortune privée, rarement aussi dans la recherche du pouvoir.

BCAI 1 (1984) Cl. Cahen: Orient et Occident au temps des Croisades, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net